

A R P E N T E R   L E   S A C R É

# Jérusalem, trois fois sainte

Marc-Alain Ouaknin  
Philippe Markiewicz  
Mohammed Taleb



DESCLÉE DE BROUWER

Jérusalem,  
trois fois sainte

Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.

© **2016, Groupe Artège**  
Éditions Desclée de Brouwer  
10, rue Mercœur – 75011 Paris  
9, espace Méditerranée – 66000 Perpignan

*[www.editionsddb.fr](http://www.editionsddb.fr)*

ISBN : 978-2-220-06744-5  
ISBN epub : 978-2-220-08274-5

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

se nomme en hébreu *beit-hamidrach* ou *yechiva*. Lorsqu'on est habitué au silence religieux des bibliothèques, on est immédiatement choqué en entrant dans le *beit-hamidrach*, car on est accueilli par une ambiance étonnante de bruits et de mouvements : désordre, brouhaha, allées et venues incessantes... La Maison d'étude, qui sert aussi de synagogue et très souvent de salle de fêtes ou tout simplement de salle à manger, est le centre de la vie intellectuelle et spirituelle. Certaines maisons d'étude accueillent plusieurs centaines d'étudiants dans la même salle, et tous étudient à haute voix, en même temps !

L'étudiant du Talmud n'a pas la quiétude du moine. Le silence n'est pas la règle ; sur les tables rarement alignées foisonnent pêle-mêle toutes sortes de livres de toutes tailles, livres ouverts, fermés, empilés les uns sur les autres.

Les étudiants – assis, debout ; un genou sur un banc ou sur une chaise – sont penchés sur les textes du Talmud ; l'un à côté de l'autre mais le plus souvent l'un en face de l'autre, ils lisent à haute voix, se balançant d'avant en arrière, de gauche à droite, ponctuant les articulations difficiles du raisonnement avec de larges gestes du pouce. Frappant impétueusement les livres ou la table, voire l'épaule du compagnon d'étude, appelé *havèr*, feuilletant avec fébrilité les pages d'un livre de commentaire pris et remis rapidement dans les rayons de l'immense bibliothèque qui fait le tour de la salle, les protagonistes de cette « guerre du sens » essaient de comprendre, d'interpréter et d'expliquer. Rarement d'accord, heureusement, sur le sens du passage étudié, ils vont consulter le maître qui écoute, explique, prend position sur les thèses proposées et calme pour quelque temps le combat passionné des consultants.

Sur une table un peu plus loin, un étudiant s'est endormi, les bras croisés sur son texte du Talmud ; à côté de lui, un autre

sirote un café et fume une cigarette en prenant un air méditatif, concentration nécessaire à la suite de l'étude. Tout bouge, le *beit-hamidrach* connaît une effervescence ininterrompue où, de jour comme de nuit, résonnent les voix, le bruissement infini de l'étude...

## *Le sanctuaire du Livre*

Ainsi le centre névralgique de Jérusalem, pour moi, s'est déplacé de la place privilégiée du Temple qu'il eut pendant des siècles vers le livre et l'étude, et si l'on tient à lui assigner une place symbolique, ce serait peut-être *le sanctuaire du livre*. Il se trouve au centre de Jérusalem dans le campus du musée d'Israël et possède la forme d'une coupole. Certains y verront un sein de femme et les historiens le couvercle d'une des jarres dans lesquelles ont été retrouvés les manuscrits de Qumran.

Manuscrits justement exposés dans ce sanctuaire du livre, peut-être le seul lieu à ne pas manquer lors de sa visite de la ville sainte !

L'histoire est connue mais j'aime à la rappeler.

Au printemps 1947, un jeune berger bédouin découvre sur les pentes désertiques de Qumran, des grottes d'accès difficile, où il trouve de grandes jarres qui, pour la plupart, contiennent des rouleaux de cuir d'une excellente conservation. Ces rouleaux et d'autres documents découverts ultérieurement constituent les manuscrits de Qumran ou « Manuscrits de la mer Morte ».

La vedette est le rouleau d'Isaïe devenu mondialement célèbre comme le plus ancien manuscrit hébreu complet connu d'un livre biblique. Le texte est écrit en 54 colonnes sur 17

feuilles de cuir cousues ensemble bout à bout, d'une longueur totale d'environ 7,30 mètres datant du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Ces manuscrits sont donc de plus de mille ans antérieurs aux plus anciens textes connus jusqu'alors.

Formidable découverte pour la science biblique. Plusieurs hypothèses sur les auteurs de ces manuscrits. On prête l'écriture de ces manuscrits à la secte des Esséniens. Cette hypothèse est considérée comme probable, mais aucune preuve formelle n'existe. Diverses autres hypothèses ont été émises, selon lesquelles les manuscrits proviendraient de la bibliothèque du Temple de Jérusalem, mise à l'abri dans des grottes lors de l'approche des Romains avant 70 avant J.-C.<sup>17</sup>

\*

Un jour où il marchait dans Prague avec le fils d'un collègue, il s'arrêta devant une librairie pour regarder la vitrine. Voyant son jeune compagnon pencher la tête à droite et à gauche pour tenter de lire les titres des livres alignés, il rit. « Alors toi aussi, tu es fou de livres, avec une tête qui ballote à force de trop lire ? » L'ami acquiesça : « Je crois que je ne pourrai pas vivre sans livre. Pour moi, ils sont le monde entier. »

Kafka reprit son sérieux. « Ça, c'est une erreur, dit-il. Un livre ne peut pas remplacer le monde. C'est impossible. Dans la vie tout a son sens et ses buts propres, pour lesquels il ne peut exister de substitut permanent. On ne peut pas par exemple maîtriser sa propre expérience par le truchement d'une autre personnalité. Tel est le rapport du monde aux livres. On tente d'emprisonner la vie dans un livre comme un oiseau chanteur dans une cage, mais en vain<sup>18</sup>.

---

2. Attribuée à TS Eliot.

3. L'idée d'élever une université juive à cet endroit germa en 1882 et commença à se matérialiser en 1913. La première pierre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

coq...

- Où allons-nous ?
- Je n'en sais rien...
- Vous n'en savez rien ?
- Le coq le sait !

Nous descendîmes la rue Yoël, tournâmes dans la rue Ezra. Le coq obliqua à droite dans la rue Moussayof, et arrivé en haut de la rue il fit demi-tour, retourna dans la rue Ezra et enfin prit à droite dans la rue Ézéchiël.

Le coq s'arrêta.

Je m'aperçus que la petite dame avait suivi alertement, sans être essoufflée ; je dois avouer qu'en ce qui me concerne, j'avais eu quelques difficultés à suivre. Je me tournai vers la vieille femme et demandai :

– Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

– Il nous reste trois lettres à écrire. Nous venons d'écrire la lettre Chin et cela n'est pas suffisant pour qu'il puisse venir...

– Qui ça « il » ?

La petite vieille me regarda d'un œil sévère.

– Il ne viendra que lorsque nous aurons terminé d'écrire son Nom. Le *Chin*, c'est bien mais ce n'est pas suffisant, répéta-t-elle.

Elle me sourit et me dit :

– À demain.

Par politesse, je répondis aussi « à demain », mais je savais qu'il n'y aurait pas de demain.

\*

Pourtant il y eut un lendemain...

Il était cinq heures du matin. J'attendais devant la porte de la vieille dame. J'avais passé une nuit à me tourner et me retourner

sur mon lit, méditant les aventures de la bibliothèque et ma rencontre avec le coq et son énigmatique propriétaire.

Était-elle folle ?

Pourquoi ces rues-là et pas d'autres ?

Pourquoi cette bobine de fil bleue ?

Et qui était « il » ?

Je sais, je m'étais dit que je ne viendrais pas. Mais j'étais là à attendre sur le petit banc de la rue Yoël en face du n° 5.

Viendrait-elle comme elle me l'avait laissé entendre dans son « à demain » prononcé comme une invitation ?

À six heures, j'étais toujours assis sur le banc.

C'est sûr, elle ne viendrait pas ! Je me levai et remarquai le fil bleu. Elle avait dû le détacher du coq et le laisser sur place. Je refis le chemin en suivant le chemin qu'avait emprunté le coq

Incroyable ! La lettre *Chin* était écrite par le fil bleu qui s'était déroulé dans ces quatre rues de Jérusalem.

Et si elle n'était pas folle ?

Bon d'accord, mais le coq !

Pourquoi n'était-elle pas au rendez-vous ?

Son « à demain ! » ne signifiait donc rien ?

Je parcourus quelques rues en espérant la découvrir au détour d'une cour ou d'une ruelle. Je m'assis sur un autre banc. Le chant de la prière du matin sortait des fenêtres donnant sur la cour voisine. L'air encore frais sentait déjà le figuier et le jasmin. Les voix de la prière s'étaient tues... J'attendais toujours.

J'espérais...

Je m'assoupis.

D'autres voix sortaient maintenant de la cour.

Les voix de l'étude.

## II. Le pont

« À la mi-nuit, comme chaque nuit, le vent du nord réveille de son souffle les cordes de la harpe, et les cordes de la harpe, de leur souffle, réveillent le roi.

Alors sur la terrasse du palais, réveillant de sa harpe les voyelles et les consonnes de tous les alphabets, ceux-ci à leur tour réveillent toutes les clartés de lune, et tous les dictionnaires, toutes les ombres et tous les silences, toutes les plumes et tous les poètes, toutes les souffrances et toutes les âmes, et tous les amours. »

Le Talmud<sup>33</sup>

Le deuxième élément architectural qui donne à la ville son fondement symbolique est le pont, *guéchèr* en hébreu.

La ville se dit en hébreu *'ir*, qui signifie étymologiquement « éveil », « réveiller », « sortir du sommeil ». « Réveiller quelqu'un » se dit *hé'ir*, qui s'écrit de la même façon que « la ville », *ha'ir*.

La ville est ainsi éveil des consciences les unes par les autres, lieu de rencontre entre la sphère individuelle et la sphère collective. Cette rencontre est marquée par le symbole du pont. Symbole simple dont on oublie souvent la signification profonde : passant au-dessus d'un ravin, d'un gouffre ou d'un fleuve, il relie deux rives, permet la communication, l'échange, le commerce, la fraternité, l'amitié et l'amour. Sans pont, les relations sont impossibles. À l'être humain appartient fondamentalement « l'être avec l'autre », la socialité du face-à-face qui exige un réseau de communications dont le pont est le paradigme. Il est le signe par lequel se reconnaît une ville véritable, celle où se découvre cette relation fondamentale entre le « Je et le Tu ». Nulle machine ne saurait remplacer la présence physique, ni le téléphone, ni la radio, ni la télévision. L'essentiel dans les relations humaines est le face-à-face.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et l'oncle Elias, lui aussi, baissa le ton...

« Cinq mille langues vivantes », dit l'oncle Elias.

Il répéta pensif : « Il existe aujourd'hui environ cinq mille langues vivantes. Et dans cent ans, ajouta-t-il, si rien ne change, la moitié de ces langues aura aussi disparu. »

L'oncle Elias me regarda bien dans les yeux et ajoute :

« Ne sois pas si triste ! Je connais au moins une langue qui a ressuscité<sup>43</sup>... »

\*

Un jour, beaucoup plus tard, je demandai à l'oncle Elias pourquoi il était devenu professeur ? Je m'attendais à ce qu'il me parle de sa passion pour la transmission ou de l'importance que ses étudiants représentent pour lui.

Non, il me parla du mois de septembre, du soleil complice, de l'odeur de l'air et des feuilles couleur rouille, de ses matins frais et intelligents, de l'odeur de cuir d'un nouveau cartable, et de l'encre comme un sang neuf, qui coulait dans ses veines, jubilation de l'enfant heureux de retrouver le savoir et ses camarades, une forme de renaissance, cycle d'un temps renouvelé, éternelle jeunesse de l'être. Je compris alors le sens de sa collection de cartables en cuir, avec ou sans soufflet, zip joyeux de la fermeture éclair souvent récalcitrante, fermoir clic parfois clac, toutes ces poches mystérieuses dans lesquelles, quand petit, je fouillais en cachette, où se révélaient toujours à moi des trésors inespérés, un bouton de manchette en or que je m'empressais de lui rendre en disant que je l'avais trouvé sous la moquette en jouant aux billes, une pièce de cinq ou dix francs que je m'empressais à ne pas lui rendre en ne disant rien du tout, un stylo que je m'empressais de..., cela dépendait de sa forme,

de sa couleur.

\*

Moi aussi j'ai connu et je connais encore, pour mon plus grand bonheur, ces septembres que j'appelle septembres d'Oxford, non pas en souvenir d'un séjour personnel dans la célèbre université anglaise, mais en hommage aux cahiers d'école du même nom, avec leur blancheur bleutée accueillant un soleil reposé, mêlée aux odeurs rouilles du matin frais, blotties dans les mystérieuses poches des nouveaux cartables en cuir, à soufflet...

Le cartable en cuir fait encore partie de mes objets « fétiches ». Il m'accompagne tous les jours dans mes cours, mes conférences ou tout simplement quand je travaille au café, ce que je fais de façon très régulière depuis des années, comme je l'ai évoqué plus haut.

\*

L'automne à Jérusalem n'est pas le même que l'automne de ma vie parisienne, mais les feuilles mortes se ramassent aussi à la pelle, les enfants ont aussi leurs petits cartables et la rentrée scolaire d'automne ouvre toujours au même émerveillement !

### *III. La tombe*

« Vous qui vivez en toute  
quiétude  
Bien au chaud dans vos maisons,  
Vous qui trouvez le soir en

rentrant

La table mise et des visages amis,  
Considérez si c'est un homme  
Que celui qui peine dans la boue,  
Qui ne connaît pas de repos,  
Qui se bat pour un quignon de  
pain,  
Qui meurt pour un oui pour un  
non.

Considérez si c'est une femme  
Que celle qui a perdu son nom et  
ses

cheveux

Et jusqu'à la force de se souvenir,  
Les yeux vides et le sein froid  
Comme une grenouille en hiver.

N'oubliez pas que cela fut,

Non, ne l'oubliez pas :

Gravez ces mots dans votre cœur.

Pensez-y chez vous, dans la rue,

En vous couchant, en vous  
levant ;

Répétez-les à vos enfants.

Ou que votre maison s'écroule,

Que la maladie vous accable,

Que vos enfants se détournent de  
vous. »

Primo Levi<sup>44</sup>

**Il y a un train qui va de Tel-Aviv à Jérusalem.**

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'évoquer et donc ouvrir le temps à l'espoir.

52. Traité talmudique *Baba Batra*, 60b.

53. Jérusalem possède encore de nombreux autres noms : *Tsédek* (Genèse 14,18), *Chalèm*, « Parfaite », (Genèse 14,18), *Hachem Yireé* « Dieu se montera » (Genèse 22,14), *Beth-El*, *Louz* (Genèse 35,6) ; *Yevouss* (Juges 19,10), *Ir Haqodech* : « Ville de sainteté » (Isaïe 3,2 ; Néhémie 11,1), *Har Haqodech* : « Montagne de sainteté » (Isaïe 27,13 ; Daniel, 9,16), *Quiria Néémana* : « Cité fidèle » (Isaïe 1,21 ; Zacharie 8,3), *Ir Eloqim* : « Ville de Dieu » (Psaumes), *Tanour* : « Brasier » (Isaïe 31,9), *Ir David*. « Ville de David », « Ville du grand roi », « Ville illustre », « Ville de Dieu », « Demeure éternelle », *Ariel* (Isaïe 29). Dans le Talmud elle s'appelle « La Ville » ; « Patrimoine » ; « Nombril du monde » ; *Yéraé Chalom* (« la paix apparaîtra »). Jérusalem reçut d'autres noms donnés par les divers généraux, rois, sultans, empereurs, qui la conquièrent et la dominèrent à travers les siècles. L'empereur romain Hadrien lui donna le nom d'*Ælia Capitolina*, qu'elle garda de 135 à 324. Après la conquête arabe en 638, elle reçut différentes appellations en arabe. Dans les premiers temps de l'islam, elle prit le nom de « *llyya madinat bayt al-maqdis* », c'est-à-dire « *Ælia* ville du Temple », en référence au Temple de Salomon et d'Hérode. Par la suite, elle prit le nom de *llyya* ou tout simplement de *Bayt al-Maqdis*, c'est-à-dire « le lieu du Temple ». Le nom actuel en arabe est *Al-quds*, « la ville du sanctuaire ».

54. Talmud Houlin 88b et 89a, in Emmanuel Lévinas, *Nouvelles lectures talmudiques*, Minuit, 1996, p. 79 et sq.

## Dans les rues de Jérusalem

Le troisième jour, je suis venu sans véritablement y croire. Par acquis de conscience. J'arrivai plus tard que la veille. Je l'aperçus immédiatement.

Le coq !

Il courait. Mais il était seul... Je le suivis.

Il tirait derrière lui le fil bleu qui se déroulait au gré des rues qu'il parcourait. Le chemin était différent de la première fois où je l'avais suivi.

Après avoir couru quelques minutes dans la rue Ezra, il tourna à gauche, suivit toute la rue Talmoudi pour tourner ensuite à gauche dans la rue Rabénou Guerchon. Sans ralentir sa course, il descendit la rue David-Hazan et s'arrêta.

Il releva la tête fièrement comme pour dire : mission accomplie !

– Il ne nous reste plus que trois lettres, dit une voix derrière moi.

Je me retournai et aperçus le sourire amusé de la vieille femme. Elle était différente du souvenir que j'en avais gardé. Elle n'était pas vraiment vieille et avait un charme particulier que je n'arrivais pas à définir précisément. En fait, elle était même jolie.

J'eus l'étrange sentiment d'être heureux qu'elle soit là. Elle m'avait presque manqué. J'exagère, disons que je n'avais pas aimé attendre.

– Trois lettres, dis-je, en répétant machinalement.

– Nous avons écrit le « nom », dit-elle, mais ce n'est toujours pas suffisant pour qu'il vienne...

Je ne savais toujours pas qui était ce « il » mais je n'osais lui demander.

– Pourquoi ? demandai-je cependant.

– Pourquoi quoi ? dit-elle.

– Pourquoi ne peut-« il » donc pas encore venir ?

– Car « il » est le « nom vivant » !

– Et alors ?

– Nous avons le « nom », mais il manque encore les deux lettres qui écrivent « vivant » !

J'entrai dans son jeu :

– Et ces lettres, quand les aurons-nous ?

– Quand le coq les aura écrites !

En prononçant le mot « coq » elle le chercha du regard mais ne le trouva point.

– Ce n'est pas grave, dit-elle, il reviendra.

Le « il » devait être un tic de langage !

Étonné, je dis :

– Mais je ne sais même pas qui vous êtes !

– En es-tu si sûr ?

Elle me posa cette question avec un petit sourire amusé. Je n'étais plus sûr de rien.

Nous nous assîmes.

– Qui es-tu ? demanda-t-elle.

– Je croyais que l'on se connaissait !

– Réponds à la question, insista-t-elle

– Je suis écrivain.

– Cela je le sais ! Je ne t'ai pas demandé ce que tu faisais, mais qui *tu étais* ?

La justesse de sa remarque m'étonna. Comment avais-je pu confondre cette question de l'être et du faire ? En formulant cette opposition dans ma tête, je trouvais la formulation

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vieille ville, la pierre se met en effet à briller, usée et polie par le temps mais toujours non soumise ; sa surface irrégulière renvoie alors la lumière du ciel avec une grande douceur.

Dans le dédale de cours, de ruelles et d'escaliers du nouveau quartier juif, très peu de fenêtres laissent deviner une vie derrière ces parois de pierres. Ici, ce sont les volumes vides des rues et des places qui semblent avoir été conçus, construits : une architecture de vacuité. Dans ma mémoire, ces maisons – ces sculptures de pierre sont-elles d'ailleurs des maisons ? – semblent faites du sol même de Jérusalem, comme si la ville tout entière avec ses rues, ses places et ses immeubles avait été creusée dans le rocher. Le Roc, le Rocher : n'est-ce pas l'un des plus beaux noms que la Bible donne au Dieu innommable ?

Je pénètre dans la pierre, je suis dans le ventre de Jérusalem. Où est le haut, où est le bas ? Le labyrinthe en trois dimensions du quartier arménien me laisse sans voix : aucun architecte, aucun géomètre n'a, j'imagine, jamais été capable de dresser le relevé d'un plan aussi complexe. Je pense aux architectures infinies des dessins de M. C. Escher qui nous font descendre un escalier pour déboucher au palier supérieur...

Les pèlerins des lieux saints chrétiens qui touchaient et baisaient la pierre – me conseillant de faire de même (« cela vous obtient de grandes grâces... ») – me paraissaient suspects. Certes, j'étais à vingt ans un catholique pratiquant, surtout depuis une expérience faite lors de la rencontre de Jean-Paul II avec les jeunes au Parc des Princes – un peu plus qu'un catholique « sociologique » donc –, mais pas au point d'embrasser une pierre.

Le catéchisme de mon enfance avait été marqué par une dilution du « sacré » propre aux années 1970, ce qui me laissait insatisfait. Peut-être est-ce pour cette raison qu'à Jérusalem, je

me sentais plus attiré, fasciné même, par la recherche de l'emplacement unique de la présence du Dieu unique – là où s'était élevé son Temple – que par les traces des pas du Christ, disséminées à travers toute la Terre sainte. La proximité du Christ-copain de mon catéchisme m'intéressait moins que la présence ineffable du Dieu transcendant. Aussi avais-je été impressionné par l'anathème imprimé en hébreu et anglais à l'entrée du Mont du Temple, par lequel le Grand Rabbinat d'Israël interdisait de pénétrer sur l'esplanade, de crainte de fouler l'emplacement – dont la mémoire était perdue – où avait résidé la présence de Dieu : « Conformément à la Torah, il est interdit à toute personne de pénétrer dans l'enceinte du Mont du Temple du fait de sa sacralité. »

Sous le dôme, abusivement appelé « mosquée » d'Omar, le Rocher, avais-je lu quelque part, présente une entaille à angle droit qui pourrait être la trace laissée par l'autel des holocaustes. Or, cet autel se dressait à l'entrée du Temple, au fond duquel résidait la présence de Dieu. Donc si je me dirige vers l'ouest... en prenant en compte un léger désaxement... je compte tant de pas... : c'est ici ! Ici que Yahvé, l'Éternel, a choisi de faire résider sa Gloire, sa Beauté, sa Puissance, sa *Shekhina*. Quelques mètres carrés de dallage à l'ouest du dôme du Rocher, qui semblaient n'intéresser personne.

Si le dôme du Rocher et l'esplanade du Temple m'ont beaucoup marqué, je n'ai en revanche gardé presque aucun souvenir de ma première visite au Saint-Sépulcre. Je me souviens seulement d'y avoir ressenti quelque scrupule à ne rien ressentir. Tant de pèlerins chrétiens, depuis près de deux mille ans, avaient pourtant traversé le monde au péril de leur vie pour venir en vénérer le « nombril ». Les milliers de petites croix gravées sur les parois témoignaient de cette ferveur. Le tombeau du Christ était un édicule assez minable, la rotonde et la coupole

(qui n'avait pas encore été ornée de la gloire en métal doré qu'on y voit aujourd'hui) n'avaient plus rien à voir avec la glorieuse *Anastasis* de Constantin. L'enchevêtrement des chapelles, noircies par les restes d'un incendie qui avait eu lieu au XIX<sup>e</sup> siècle, rendait difficile la lecture et la compréhension des volumes et de l'architecture. Tout cela n'était pas très beau. Un pèlerin me montrait, derrière le Sépulcre, une tombe abandonnée dans une complète obscurité et qui sentait fort l'urine. Selon lui, il s'agissait du véritable tombeau du Christ. Le lieu de la Résurrection servant de pissotière aux pèlerins (ceux qui demandent à se faire enfermés la nuit dans l'église pour y rester prier doivent bien pouvoir se soulager quelque part et je ne me souviens pas, à l'époque, d'avoir vu de toilettes)... Tout cela me laissait perplexe.

Je trouvais finalement plus de plaisir à découvrir l'architecture contemporaine du *Shrine of the Book* (le Sanctuaire du Livre) qui abrite les rouleaux de la mer Morte dans le parc du musée d'Israël.

## *Rêves de Jérusalem*

L'expérience du Parc des Princes, en 1981, fut réitérée lors des JMJ (Journées mondiales de la jeunesse) de 1991 en Pologne. Ma rencontre avec le Christ / conversion / vocation /... date de cet événement. Un an après, en plein démarrage de ma carrière d'architecte (là aussi, une véritable vocation), j'entrai au monastère.

Les années de formation à la vie monastique sont consacrées à la liturgie – plus de quatre heures par jour à chanter les Psaumes, dont la majorité font référence à Jérusalem – et à la *lectio divina*, lecture lente et priante de la Bible et de ses

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les habits religieux de toutes les traditions de la chrétienté et les shorts des touristes se mêlent aux tenues des juifs ultra-orthodoxes. Les hommes, habillés du caftan ou d'un costume noir, schtreimel ou borsalino sur la tête, marchent en avant, tenant fièrement la poussette de leur progéniture potentiellement messianique, leur épouse – leurs vrais cheveux cachés sous une perruque – trois pas en arrière. Moi-même, avec mon habit noir de bénédictin, j'ai l'impression de très bien m'intégrer dans ce paysage cosmopolite et religieux.

Les catholiques du monde entier ont été frappés par l'image historique de Jean-Paul II déposant d'une main tremblante une lettre de repentance et priant au pied du Mur. « Il y a quelque temps, m'avoue mon cicerone, le père Guy Tardivy, prieur des dominicains, un cardinal européen – peut-être imaginait-il imiter ainsi son modèle, le pape Jean-Paul ? – pensa rendre un hommage semblable en s'approchant du Mur en grand habit de pourpre cardinalice. La police de l'esplanade, aussitôt avertie, surgit pour l'en empêcher sans ménagement. Les bonnes intentions ne suffisent pas : encore faut-il connaître le contexte dans lequel elles s'expriment. »

Grâce au père Guy, j'ai la chance de pouvoir rencontrer les gens de Jérusalem. Le père Guy n'est ni un savant bibliste, ni un savant archéologue, ni un universitaire renommé, ni même un polyglotte maîtrisant l'hébreu, l'arabe, le grec et de nombreuses langues mortes. Pourtant les biblistes, les archéologues et universitaires de la prestigieuse École biblique et archéologique française de Jérusalem l'ont élu à plusieurs reprises prieur du couvent Saint-Étienne, et tout ce que la ville compte de personnalité œcuménique le connaît.

Le père Guy me fait cette confidence : « Il y a des frères du couvent et même des étudiants de l'École biblique qui ne sortent

jamais et restent avec leurs *a priori* au sujet de toutes les communautés de Jérusalem. Moi, je sors et je parle avec les gens. Et quand le patriarche grec orthodoxe m'aperçoit lors d'une cérémonie au Saint-Sépulcre, il sort de la procession pour venir me saluer. » Cet homme plein de sagesse et d'humilité semble faire exprès de ne jamais prononcer correctement un nom étranger (« Ah, ce Nétanailou ! »), et parle anglais avec un accent provençal très prononcé. Tout Jérusalem semble savoir qu'il est originaire de Valensole, dans les Alpes-de-Haute-Provence, car il me présente à tout le monde – aussi bien son coiffeur, un patriarche, l'épicier palestinien chrétien du coin de la rue, le consul général de France ou le custode de Terre Sainte, ...) comme « un moine d'un monastère près de chez moi », et il n'est pas besoin d'en dire plus pour être accueilli en ami. Mais lorsque je l'ai entendu prononcer une homélie en italien devant un aréopage de personnalités diplomatiques et ecclésiastiques, sans presque regarder ses notes, j'avoue avoir été bluffé.

Le père Guy est un homme de dialogue. Il le faut, car le couvent Saint-Étienne, qui abrite l'École biblique, se situe juste au nord de la Porte de Damas, à proximité du *no man's land* de la ligne verte qui sépare, au regard de l'ONU et de la diplomatie internationale, la Jérusalem israélienne, à l'ouest, de la Jérusalem cisjordanienne, à l'est. Ce couvent (appelé ici monastère) a été construit à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sur les vestiges d'une basilique byzantine du V<sup>e</sup> siècle. Le terrain est l'objet de convoitises de la part de la municipalité, comme toutes les propriétés de cette partie de Jérusalem-Est qui présentent des espaces verts. Les grues qui s'affairent à construire de luxueux immeubles pour les colons se font de plus en plus menaçantes dans le quartier. Un général israélien, que le père Guy fréquente, lui donne de sages conseils pour rendre l'entrée du site plus

« sacrée » aux yeux de la municipalité : « Vous devriez écrire “monastère” au lieu d’“École biblique”, ce sera plus respecté par les autorités. » Ce général est réputé pour avoir été attentionné envers toutes les communautés religieuses dans les places qu’il a commandées.

Le père Guy promène donc son « voisin de Valensole » dans tous les hauts lieux de la chrétienté hiérosolymitaine pour qu’il voie, rencontre, se fasse une opinion. Mon intérêt pour la liturgie m’avait préparé à savoir distinguer les rites grec-orthodoxe, arménien, éthiopien, syriaque... Mais sur place, comme tout le monde, on y perd son latin ! La visite commence cette fois par le Saint-Sépulcre. Il est désormais envahi de pèlerins russes (il y a trente ans ils étaient, par la force des choses, beaucoup moins nombreux). Ils se prosternent, le front contre la pierre censée avoir recueilli le corps mort du Christ pour son onction. Les babouchkas frottent des linges sur la surface de la pierre pour en faire des reliques. Mon Dieu ! je dois me sortir de la tête que les historiens et archéologues savent qu’il ne s’agit pas de la pierre d’origine... La bousculade est grande, mais nous nous faufileons jusqu’à la sacristie des catholiques, où un père franciscain nous accueille chaleureusement. Il me conduit à travers un enchevêtrement de pièces et de courettes qui forment la partie latine du Saint-Sépulcre (en fait, un minuscule couvent franciscain blotti contre la rotonde de l’Anastasis), pour me montrer les restes archéologiques de l’époque constantinienne. Contrairement à ce que je croyais, il existe encore çà et là une colonne, un pilier, un chapiteau ou un pan de mur d’origine. Et même des tombes anciennes qui, comme celle du Christ, furent creusées dans ce fond de carrière antique abandonné. Ce sont de telles reliques qui m’émeuvent.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Paris en plein hiver, un véritable happening durant lequel chaque patient de l'attente devient acteur d'un « événement », conscient du côté irrationnel et presque absurde de la situation, acceptant de s'abandonner à ce moment privilégié comme à un moment de grâce. Les rencontres se font alors à un niveau supérieur. Mon voisin m'interroge, étonné de voir un homme en robe noire qui ne correspond à rien de ce qu'il connaît. Ce jeune Israélien d'une vingtaine d'années, venu de Galilée, à l'extrémité nord du pays (150 km au plus !), vient pour la première fois à Jérusalem. Je m'étonne de le voir faire la queue au milieu de centaines de touristes étrangers, pour la plupart chrétiens. Le contraste est grand avec l'arrogance des ultra-orthodoxes qui entrent depuis bientôt deux heures. À l'entendre, il semble aussi étranger aux problématiques de Jérusalem que je pouvais l'être à son âge lors de ma première visite.

Mais notre conversation est interrompue par des détonations sur l'Esplanade. La police israélienne tire des grenades assourdissantes et des Palestiniens ripostent avec des fusées éclairantes. J'apprendrai par la presse que les Palestiniens, qui ont passé la nuit sur l'Esplanade, selon leur habitude en période de fête musulmane, ont vu arriver des colons très tôt avec leur escorte : ils ont donné l'alerte, et la suite...

Après une longue attente, le poste d'accès est enfin ouvert. L'incident était-il à ce point banal ? La fouille des touristes prend du temps. Les policiers israéliens ne cherchent pas tant des armes que des bibles, des chapelets, ou tout autre support de prière. Il est toujours interdit aux non-musulmans de prier sur le site. Parvenu sur l'Esplanade, je remarque que le dôme du Rocher et son environnement semblent tranquilles, sous la surveillance des représentants de l'autorité religieuse jordanienne qui, en théorie, ont seuls le droit de police en ce lieu. Mais la tension est vive lorsque j'essaye de m'approcher de

la mosquée El-Aqsa. Les jeunes Palestiniens « rebelles » y ont été enfermés par la police des frontières, qui encerclent le monument. Des tirs que j'ai du mal à identifier se font entendre à l'intérieur. Avec la plus grande naïveté, je demande à l'un des « super-GIGN » cagoulés et tout de noir vêtu, en tenue de combat renforcé qui leur donne des allures de super-héros de bandes dessinées, de m'autoriser à photographier la célèbre mosquée. Ses yeux noirs profonds, derrière sa cagoule noire, dévisagent avec étonnement ce religieux bénédictin habillé de noir, et après un instant d'hésitation me fait signe de dépasser leur ligne. Je crois que lui comme moi sommes autant étonnés de l'incongruité de la situation. Je reviens aux abords, plus paisibles, du dôme. Des guides expliquent à de petits groupes toutes les légendes attachées à ce lieu : la venue en rêve du Prophète, son envol vers le Paradis, la prière qu'il a dirigée en présence de tous les anciens prophètes, etc. Toujours cette crédulité des religions face aux pierres... Tant de citernes, cryptoportiques ou autres salles souterraines ayant simplement été conçues pour servir de terrassement, de systèmes hydrauliques ou de canalisation pour l'évacuation du sang des centaines de bêtes sacrifiées quotidiennement, ou de latrines, devenus depuis des millénaires incompréhensibles, ont donné lieu à tant de légendes... Des « grottes » qui rejoignent l'imaginaire des archétypes dont les religions se nourrissent. On gagnerait tant à relire l'histoire sainte comme une histoire *des hommes* (de Dieu qui passe par des hommes), sans avoir peur de dire qu'un trou n'est qu'un trou et que les mythes dont on l'habille sont le témoin d'une réalité supérieure : la certitude, la foi, que Dieu s'est révélé dans les événements de l'histoire des hommes.

Mais pour ma part, je reste fidèle à mon idée fixe – guère plus rationnelle ! – de retrouver l'axe entre l'ancien Temple et le

lieu de l'Ascension et donc du retour du Messie, sur la colline d'en face : le mont des Oliviers. Normalement, cet axe doit correspondre aussi à celui selon lequel était édifée la gigantesque rampe traversant la vallée du Cédron, par laquelle étaient acheminées les cendres de la vache rousse, sans lesquelles aucun culte n'aurait pu avoir lieu au Temple.

Pour qui, comme moi, s'intéresse à la liturgie de l'ancien Temple et ses conséquences sur l'espace, la fabrication des cendres de vache rousse représente une question incontournable. Elle était le point de départ de toute purification cultuelle possible car ces cendres servaient à la création de l'eau lustrale. Pas de culte au Temple sans prêtres purs, pas de prêtres purs sans eau lustrale, et donc pas de sacerdoce valide sans vache rousse. Selon la tradition, neuf vaches rousses seulement ont ainsi été utilisées depuis le Premier Temple jusqu'à la destruction du Second Temple. Peu de chrétiens s'intéressent à ce passage pourtant essentiel du Livre des Nombres (19,1-10) ! Si ce sujet a très tôt attiré mon attention, ce fut d'abord parce qu'il me permettait de cultiver un coin précieux du jardin de ma *lectio divina* : Gethsémani, le lieu de l'agonie du Christ, qui commence à cet endroit sa Passion en s'offrant à son Père (« Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux »). La méditation de cet épisode, nourrie de mes souvenirs du lieu, s'enrichit de façon inattendue de la découverte du rite de la vache rousse. L'accomplissement eschatologique de la Pâque du Christ a commencé à l'endroit même où était célébré le rite fondateur du culte de la religion du Temple. J'en conviens : ce rapprochement peut paraître spécieux, mais c'est une des façons par lesquelles la *lectio* permet d'entrer dans le lieu d'un texte.

Aussi ai-je été amusé d'apprendre à quel point la vache rousse occupe aujourd'hui les esprits en Israël et au-delà. Si, selon certains courants du judaïsme, il faut reconstruire le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# La place de Jérusalem dans la conception du monde et la conscience spirituelle de l'islam

Dans la conscience musulmane, Jérusalem, en arabe Al-Qods, est sainte pour de nombreuses raisons, et pour des causes qui sont au-delà de la raison elle-même, des causes qui relèvent de la plus haute des spiritualités, de la métaphysique la plus exigeante. Certes, Al-Qods, nous le verrons, n'a pas le rang de La Mecque et de Médine, les saintes cités de la péninsule arabique, lieux de naissance, au cours du premier tiers du VII<sup>e</sup> siècle, de l'islam. Mais, Jérusalem prend pleinement sa place parmi les villes de la sacralité musulmane, dans cette géographie subtile, éclairée par la lumière prophétique, la lumière mohammedienne, *en-Nûr el-Muhammadi*.

Le lien entretenu avec ces trois villes, par le biais par exemple de la prière rituelle (*salat*) ou du pèlerinage (*hadj*), permet au musulman et à la musulmane de se rapprocher de l'origine de toute chose, de l'*archè*. La lumière mohammedienne est au cœur de la théologie mystique de l'islam, dont le *tasawwuf* est l'une des expressions. Les maîtres de ce dernier aiment à commenter ce *hadith*, parole attribuée au prophète Mohammed (que la paix soit sur lui). Jabir ibn Abdallah est entré très jeune dans la foi musulmane, et son père fut l'un des premiers martyrs. Il était proche du Prophète, et c'est pourquoi il figure parmi les cinq compagnons du Messager ayant transmis le plus de hadiths. « Jâbir a dit : « J'ai interrogé l'envoyé d'Allâh –

qu'Allâh lui accorde Ses grâces unitives et pacifiques – au sujet de la première chose qu'Allâh Très Haut avait créée ; il me répondit : 'C'est la lumière de ton Prophète ô Jâbir qu'Allâh a créée (...), puis Il a créé dans cette lumière tout bien, puis Il a créé après elle toute chose.' » Cette parole n'est pas reconnue par tous les théologiens, musulmans, mais nul en islam ne peut nier la parenté sensible entre le monde de la lumière (*nour*) et la nature même du prophète Mohammed (que la paix soit sur lui). N'est-il pas le porteur, en tant que Messenger, du Coran, le Dit divin par excellence ? Or, le Coran est « une Lumière et un Livre clair » venus de Dieu ! (Coran V, 15<sup>66</sup>), et le Prophète est un « brillant luminaire » (Coran XXXIII, 46).

C'est donc en évoquant quelques fragments de la vie du Prophète bien aimé que je voudrais commencer cette exploration de la Jérusalem musulmane ; exploration qui ne sera en rien exhaustive. Ma visée n'est pas encyclopédique. Ce à quoi j'aspire, à travers les pages qui suivent, c'est de mettre en pleine lumière l'islamité et l'arabité de la cité des prophètes, sa présence dans les lettres spirituelles de l'islam, sa radiance comme pôle de sacralité et d'excellence. Comme toutes les villes saintes, Al-Qods est ancrée dans un espace-temps que les sciences géographiques et historiques peuvent repérer dans le flux de l'aventure des hommes et des femmes du Machreq ; mais elle est aussi une ville métahistorique, de nature céleste ; comme l'exalte la cantatrice libanaise Fayrouz, illustre voix de la culture arabe contemporaine, dans sa célèbre chanson « La fleur des cités », *Zahrat al-Madayyn* :

Ô Fleur des cités...

Pour toi ô cité de la prière, je prie

Toi aux plus belles demeures, ô fleur des cités

Ô Jérusalem, ô cité de la prière

Nos yeux émigrent vers toi chaque jour  
Circulent dans les ruelles des temples Enlacent les vieilles églises,  
Essuient la tristesse des mosquées.

L'historien palestinien Elias Sanbar nous parle de ce qu'il appelle la « géothéologie » de la Palestine<sup>67</sup>. Il se situe ainsi dans la perspective ouverte par l'un de ses compatriotes, également historien, Tarif Khalidi. Né en 1938 à Jérusalem, ce dernier fuit la ville en 1948 pour arriver à Beyrouth. Il est devenu titulaire de la Chaire des études arabes et islamiques de l'université américaine de Beyrouth. Il est l'auteur de l'émouvante œuvre *Un musulman nommé Jésus*<sup>68</sup>. Effectivement, c'est à l'interface entre la matière et le symbole, le physique et la métaphysique, le concret et le spirituel que la Palestine et singulièrement Al-Qods se déploient dans le temps, dans l'espace et dans la conscience humaine. Elias Sanbar écrit ainsi :

Le pays relève donc simultanément de deux registres : celui de la Palestine Terre sainte et celui de la Palestine pays, simultanément parfaitement incarnée en Jérusalem, qui est et n'est pas une capitale. (...) Ligne de faille, zone de passage, la Palestine est ainsi l'épicentre d'une région. Mais ce n'est pas tout. Promise, elle est à ce titre lourde de perspectives eschatologiques et surtout dotée de vertus rédemptrices. Qualité unique qui, des croisades à nos jours, a soumis ce pays aux convoitises et à des pèlerinages armés de toutes sortes<sup>69</sup>.

Si Al-Qods est la « Sainte », c'est pour au moins deux raisons. L'une et l'autre sont évidentes pour la conscience croyante du musulman et de la musulmane, mais il est juste, ici, de les reprendre et de les développer. La première raison fait de Jérusalem un jalon essentiel dans l'histoire des prophètes. La seconde raison est que Jérusalem est l'une des perles de l'Orient

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Elle eut également lieu à Bosra, alors qu'il accompagnait une caravane commerciale mecquoise appartenant à sa future Khadija.

Toujours sur les routes qui relient l'Arabie et la Syrie, nous pouvons nous arrêter à la ville de Madaba, située en Jordanie, et qui fait face à Jérusalem, par-delà le Jourdain et la Cisjordanie palestinienne. Significativement, c'est dans l'église Saint-Georges de la cité que nous trouvons, sur une mosaïque, la plus vieille représentation cartographique de Jérusalem et de la Palestine. La carte daterait de la fin du VI<sup>e</sup> siècle.

Un autre élément à verser au dossier de la « Jérusalem arabe » est celui de la profondeur temporelle et de la légitimité historique et spirituelle. Ce n'est pas parce que le peuple arabe, avec l'islam, parvient, au VII<sup>e</sup> siècle, à rayonner spirituellement, culturellement et politiquement dans l'ordre du monde, de la Méditerranée à l'Asie orientale, de l'Asie centrale à l'Afrique noire, que son histoire doit être considérée comme une histoire récente. Par exemple, dans l'approche musulmane, même si le prophète Mohammed (que la paix soit sur lui) est né en l'an 570, cela ne veut pas dire que l'islam soit « la dernière des religions monothéistes », après le christianisme et le judaïsme, comme on l'entend régulièrement, établissant, d'une façon implicite et parfois explicite, une hiérarchie entre elles. Pour l'islam, il n'y a qu'une seule religion authentique, et c'est celle de la tradition primordiale, originelle, dont Adam fut le premier porte-parole prophétique. En tant que telle, l'islam du VII<sup>e</sup> siècle n'est que la reprise de la *religio perennis*, *al-dîn al-qayyim*, la Religion immuable (Coran XII, 40). Tous les messagers, tous les prophètes, tous les envoyés n'apportaient qu'un même et unique enseignement : derrière la pluralité des phénomènes, il existe un

principe créateur, une source divine à l'origine de toute chose. La condition humaine se situe dans un rapport de fidélité à cet enseignement. Pour la foi musulmane, malgré la chute d'Adam, il n'y a pas eu de « péché originel » transmis à l'humanité, et qui nécessiterait une rédemption. Le salut en islam n'est pas un « rachat » (par le sacrifice du Fils, comme en théologie chrétienne) du genre humain pour ne plus subir le poids du péché. Comme le dit l'un des grands érudits musulmans du XX<sup>e</sup> siècle, le Pakistanais Muhammed Hamidullah, en réponse à une interrogation du père Youakim Moubarac,

la conception islamique de la justice divine n'admet pas la punition d'un innocent comme condition de pardon pour des pécheurs coupables. Dans la biographie de Jésus, l'essentiel est que, selon le Coran, Jésus est un homme, né miraculeusement sans père (...), et cela témoigne de la toute-puissance de Dieu : il faut vénérer le producteur du miracle et non le produit, exactement comme il faut adorer le créateur du soleil et non le soleil<sup>79</sup>.

En fait, le salut n'est pas rédemption, mais « remémoration », et chaque prophète ne fait pas autre chose que de rappeler, de réveiller la mémoire, souvent endormie, de ceux et de celles à qui il s'adresse. C'est là tout le sens du *dhikr*, autrement dit de la remémoration. Le Dit divin énonce : « Souvenez-vous de moi, je me souviendrai de vous » (Coran II, 152). Même si le *tasawwuf*, le soufisme, a particulièrement mis l'accent sur le *dhikr* comme exercice spirituel, c'est l'ensemble des musulmanes et des musulmans qui sont appelés au souvenir de Dieu. Le salut réside dans ce processus spirituel qui consiste à amener à la conscience la vérité enfouie dans l'oubli. Pour bien saisir l'importance du *dhikr* pour la vie spirituelle islamique, du souvenir des enseignements divins, de l'histoire des prophètes, des nations et cités du monde, à commencer par

les trois villes saintes, La Mecque, Médine et Jérusalem, je voudrais proposer ces remarques de Mohammed Zakî al-Dîn Ibrâhîm, grand représentant égyptien au XX<sup>e</sup> siècle des sciences religieuses et Cheikh de la Tarîqah soufie Mohammediyyah Châdhiliyyah. Il a consacré dans son *Abrégé des doctrines de l'islam*, un chapitre sur le souvenir. En voici un extrait :

On ne peut dénombrer, dans la tradition prophétique (*sunna nabawiyyah*), les narrations (*ahâdith*) exhortant à s'attacher au *dhikr*. En vérité, les effets psychiques (*nafsiyyah*) et spirituels (*rûhiyyah*), moraux (*khuluqiyyah*) et initiatiques (*sulûkiyyah*), extérieurs (*dhâhiriyyah*) et intérieurs (*bâtiniyyah*), religieux (*dîniyyah*) et mondains (*dunyawiyyah*) du *dhikr* sont tels qu'il ne convient pas à quelqu'un de sensé et vertueux de les délaiss<sup>80</sup>.

Finalement, la remémoration est ce qui permet à l'humain de réintégrer sa stature parfaite, car il a été « créé dans la forme la plus parfaite » (*fî ahsani taqwîm*) (Coran XCV, 4)

## *Écritures et langues arabes*

Il y a un autre facteur qui atteste, sans aucun doute, de la légitimité de notre formule « arabo-sémitique ». S'il est juste – et c'est une intime conviction – de parler de la cohérence « arabosémitique » du Proche-Orient ancien, c'est parce que l'arabité, en tant que fait de culture, participe aux origines même de ce monde. Un détour par l'histoire de la langue arabe permet de montrer qu'elle entretient, en ces terres, une relation avec cet originel ! D'abord, nous parlons bien de « langue » et non d'écriture. L'écriture arabe, elle, est relativement tardive. Il existe dans la communauté scientifique un débat pour savoir si elle provient de la ville d'Al-Hira en Iraq, ou de la région syro-

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# Jérusalem, lieu d'orientation de la première prière musulmane

## *Sens de la prière en islam et première Qibla vers Bayt al-Maqdis*

Lors du Voyage nocturne entre La Mecque, Jérusalem et le Ciel divin, le cœur du dialogue qui s'est noué avec Dieu a concerné l'organisation du rite central de la pratique religieuse de l'islam, la prière. Voici ce que rapporte la tradition à propos de ce dialogue, qui met également en scène Moïse :

Dieu a révélé alors au Prophète ce qu'Il a révélé. Il m'avait ainsi prescrit cinquante prières dans chaque jour et nuit. Je suis descendu alors jusqu'à Moïse qui me demanda : « Qu'est-ce que ton Seigneur a prescrit à ta communauté ? » Je répondis : « Cinquante prières dans chaque jour et nuit. » Il dit : « Retourne chez ton Seigneur et demande-lui un allègement pour ta communauté. Elle ne supportera certainement pas cela. Pour ma part, j'ai mis à l'épreuve les fils d'Israël, et j'en ai l'expérience ».

Le Prophète a dit : « Je suis retourné chez mon Seigneur, et je lui ai dit : “Ô mon Seigneur, soulage ma communauté.” Il dispensa alors ma communauté de cinq prières. Je suis redescendu jusqu'à Moïse qui me demanda : “Qu'as-tu fait ? » Je répondis : “Il m'a dispensé de cinq prières.” Il dit alors :

“Ta communauté ne supportera certainement pas cela. Retourne chez ton Seigneur et demande-Lui un allègement pour ta communauté.” »

Le Prophète dit : « Je n'ai pas cessé de retourner entre mon Seigneur et Moïse. Il me dispensait alors de cinq prières par cinq jusqu'à ce qu'Il me dit : “Ô Muhammed ! Elles sont cinq prières dans chaque jour et nuit. Chaque prière compte pour dix. Ce sont donc cinquante prières. Celui qui a projeté de faire une bonne action, mais qui ne l'a

pas faite, elle lui est comptée comme une bonne action. S'il l'a faite, elle lui est comptée comme dix. Celui qui a projeté de faire une mauvaise action mais qui ne l'a pas faite, elle ne lui est pas comptée et s'il l'a faite elle lui sera comptée une seule."<sup>85</sup> »

Je ne développerai pas cet aspect, mais il va de soi que le fond essentiel de ce dialogue étonnant ne réside pas en un quelconque marchandage, ou en une négociation sur la quantité de prières que le musulman et la musulmane doivent effectuer quotidiennement ; comme si Dieu ne connaissait pas les possibilités, et les capacités de concentration des humains ! Nous sommes encore une fois en présence d'une lecture musulmane arithmosophique, comme nous l'avons vu à propos de la valeur d'une prière faite à La Mecque, à Médine ou à Jérusalem. D'ailleurs, ce dialogue le dit bien en établissant une équivalence entre les cinq prières pour les humains et les cinquante prières pour Dieu.

Le *Mi'raj*, l'Ascension nocturne, est devenu le symbole de la prière. Le cheikh Abou 'Alî Ad-Daqqâq, illustre représentant de la théologie mystique de l'islam aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, soulignait :

Notre Prophète est venu à la communauté avec la nouvelle de l'ascension rapportée d'une manière authentique et indiscutable. Ainsi, la prière est pour nous une sorte d'ascension. Elle a été pour lui en trois étapes : de la Mosquée sacrée à la mosquée d'Al-Qods, puis de la mosquée d'al-Qods à *Sidrat al-Muntahâ*, (le jujubier de la limite) puis de là à une distance très proche ou plus près encore<sup>86</sup>.

Le maître continue en posant une sorte d'analogie entre ces trois étapes et les trois éléments constitutifs de la prière : la position debout, l'inclinaison et la prosternation.

La prière est donc au nombre de cinq par jour. Elle

s'effectue à l'aube (*soubh*), à midi (*dohr*), dans l'après-midi (*asr*), au coucher du soleil (*maghreb*), et la nuit (*ichaa*). « La prière est prescrite aux croyants à des moments déterminés » (Coran IV, 103). Elle prend sa place au sein des cinq piliers de l'islam. Le premier étant la *shahada*, la profession de foi de la croyante et du croyant qui proclament sincèrement : *achhadou al-lâ ilâha illa-llah, wa achhadou mouhammadan rasûlu allah*. Je témoigne qu'il n'y a de divinité que Dieu et que Mohammed est le messenger de Dieu. Les trois autres piliers sont le jeûne durant le mois de ramadhan, l'aumône légale destinée aux plus démunis et aux pauvres (*zakât*) et enfin le pèlerinage à La Mecque (*hadj*).

« La prière est l'échelle du croyant » (*As-salât mi'râj al-mu'min*) rapporte un hadith du prophète Mohammed (que la paix soit sur lui). C'est la raison pour laquelle l'accomplissement quotidien de l'acte rituel de la prière devrait être vécu, par le musulman et la musulmane, comme un tremplin vers la divinité, une ouverture au sacré.

Les disciples du prophète Mohammed (que la paix soit sur lui), les fidèles de la foi islamique se désignent comme le « Peuple de la *Qibla* et de la communion » (*Ahl al-qibla wa-l-jamâ'a*). Qu'est-ce à dire ? Le mot arabe *Qibla* désigne l'orientation de la prière rituelle. Il provient de la racine *qbl* qui renvoie à l'idée de se trouver devant, de faire face. Les musulmans et les musulmanes ont très tôt développé, au regard de l'immensité de la géographie islamique, une orthodromie, autrement dit une science pratique afin de déterminer la route la plus courte à la surface du globe de la terre pour relier deux points. Dans une mosquée, la *Qibla* est clairement indiquée sur l'un des murs avec une niche, très souvent encadrée de deux colonnes, c'est le *mihrab*. Le pratiquant peut donc orienter sa prière vers le lieu adéquat.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

un mur dans lequel est un beau mihrab. Elle porte le nom de Qoubbet Dje-brayl (coupole de Gabriel). Le sol n'est point recouvert de tapis ; la roche qui a été nivelée s'y montre à nu. C'est là que pendant la nuit du Miradj, le Boraq fut amené pour servir de monture au Prophète. Derrière la Qoubbet Djebrayl, à la distance de vingt ârech, on voit une autre coupole qui est soutenue par quatre colonnes de marbre. On l'appelle Qoubbet er Ressoul (la coupole du Prophète). On prétend que dans la nuit du Miradj, le Prophète fit d'abord sa prière sous le dôme de la Sakhrah ; il posa sa main sur elle et quand il sortit, celle-ci, pour lui témoigner son respect, se dressa toute droite ; mais le Prophète remit la main sur elle et elle reprit sa place. Elle est restée, jusqu'à ce jour, à moitié soulevée. Le Prophète se dirigea ensuite vers la coupole qui porte son nom, et là il monta sur le Boraq. Cette circonstance a valu à ce lieu la vénération dont il est l'objet. Il y a sous la Sakhrah une grande excavation dans laquelle règne une complète obscurité. Des cierges y brûlent continuellement. On dit que cette excavation a été produite par le mouvement que fit la Sakhrah pour se lever et elle subsista lorsque la pierre fut redevenue immobile<sup>98</sup>.

L'ensemble de ces lieux est administré par une fondation religieuse, le waqf de Jérusalem. Il est une donation faite à perpétuité destinée à la vie spirituelle des musulmans et des musulmanes et des pèlerins qui visitent dans la cité sainte.

---

88. Moubarac, 1972, p. 125-126.

89. Cité *In* Fattal, 1995, p. 45-46.

90. Khodr, cité *In* Moubarac, 1972, p. 187.

91. Anonyme, 2012.

92. Planhol, 1993. p. 35.

93. Degeorge, 1997, p. 106.

94. Cf. Lebert, 2006.

95. Cité *In* Lebert, 2006.

96. Ibn Battûta, 1982, p. 163.
97. Maalouf, 1983, p. 230-232.
98. Khusraw, 1881.

## Le visage musulman de Jésus, fils de Myriam

Si Jérusalem, nous l'avons vu, est Al-Qods, la Sainte, c'est parce qu'Adam y a construit la mosquée al-Aqsa. Pareillement, l'ascension nocturne du prophète Mohammed (que la paix soit sur lui) lui a donné ses lettres de noblesse dans la conscience musulmane, ainsi que le faste du dôme du Rocher. Mais la sainteté islamique de Jérusalem tient aussi au fait qu'elle a un rôle à jouer dans les fins dernières de l'humanité. Elle relève donc à la fois de l'originel (avec le commencement adamique) et eschatologiques. En effet, plusieurs hadiths décrivent les derniers temps en évoquant le fait que « l'Antéchrist borgne », *al-Masih al-dajjal*, le Christ imposteur, « étendra sa domination sur toute la terre à l'exception des sanctuaires (de La Mecque et de Médine) et de Jérusalem ». Il sera tué tout près de Jérusalem, dans le village de Lydda en Palestine. Et qui sera le libérateur du mal ? Jésus, fils de Myriam, qui doit revenir à la fin des temps. Le Coran précise que Jésus « sera un signe de [l'arrivée imminente de] l'Heure. N'ayez donc aucun doute au sujet [de l'Heure] et suivez-Moi » (Coran XLIII, 61).

On peut lire dans le recueil de hadith de Mouslim ces deux paroles prophétiques :

Dieu enverra le Messie, fils de Marie, qui descendra sur le minaret blanc, du côté est de Damas. Il portera deux vêtements, légèrement safranés, et se tiendra sur les ailes de deux anges. Lorsqu'il penchera la tête, des perles de transpiration en tomberont ; et lorsqu'il la relèvera, des perles de transpiration voleront autour. Tout mécréant qui sentira son odeur mourra ; et son souffle portera aussi loin que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# Table des Matières

Avertissement

## **Lire (à) Jérusalem** *par Marc-Alain Ouaknin*

Le livre et la ville

La bibliothèque

Les portes

Une révolution culturelle

Universités et maisons d'étude

Le sanctuaire du Livre

Les trois symboles

I. La ruine

II. Le pont

III. La tombe

Dans les rues de Jérusalem

## **Sion, ma mère** *par frère Philippe Markiewicz*

Paris-Rome-Athènes-Jérusalem (1984)

Rêves de Jérusalem

Trois Jérusalem sous un seul dôme

Jérusalem, 2014

Jérusalem-en-Provence

**Fragments d'histoire et de spiritualité  
de la Jérusalem musulmane  
*par Mohammed Taleb***

La place de Jérusalem dans la conception du monde et la conscience spirituelle de l'islam

Héritages prophétiques

Al-Qods, une ville de l'arabité syrienne

Écritures et langues arabes

Nommer Jérusalem

Une cité sainte parmi les saintes cités

Jérusalem comme jalon entre Terre et Ciel.

Le voyage nocturne du prophète Mohammed  
(que la paix soit sur lui)

Le miracle en islam

Prière de tous les prophètes à Al-Qods

Ascension céleste

Jérusalem, lieu d'orientation de la première prière musulmane

Sens de la prière en islam et première Qibla vers Bayt al-Maqdis

Le changement de la Qibla, de Jérusalem à La Mecque,  
ou la réaffirmation arabe de l'islam

Jérusalem, enjeu de la conquête arabo-musulmane au viie siècle

et pôle de civilisation

L'entrée du calife 'Omar à Jérusalem et le pacte avec le patriarche Sophrone de Jérusalem

Al-Qods ou la créativité architecturale et spirituelle des Omeyyades

Le visage musulman de Jésus, fils de Myriam

Entre le merveilleux et la tragédie

Qui est Jésus ?

Jésus, un signe de la fin des temps

Conclusion

Bibliographie

Achevé d'imprimer par  
Soregraph à Nanterre,  
en avril 2016  
N° d'imprimeur : XXX

Dépôt légal : mai 2016

*Imprimé en France*